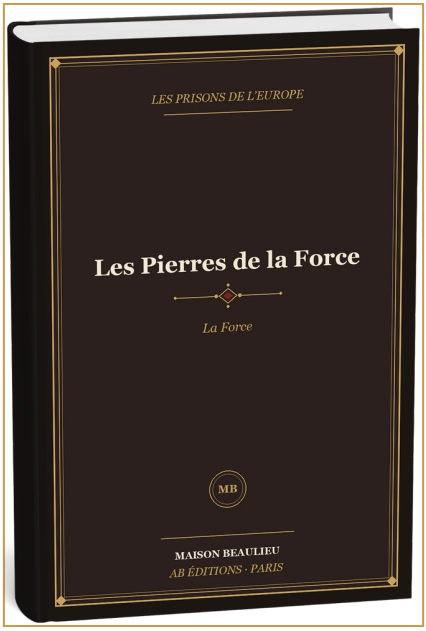
MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Les Prisons de l'Europe · Volume 3 sur 8



Les Pierres de la Force

PREMIER CHAPITRE INTÉGRAL OFFERT

ADRIEN L. BEAULIEU

adrienbeaulieu.com · Ex-libris d'extrait gratuit

EXTRAIT DE LECTURE · DE L’ARCHIVE AU FEUILLETON

1. La malédiction du grand maître

Ma boutique, monsieur, n’a l’air de rien : une devanture basse, deux vitrines poussiéreuses où s’entassent les eaux-fortes et les mezzotintes, une porte qui grince sur la rue du Temple comme si elle voulait, elle aussi, se plaindre du siècle. On n’imaginerait pas, à la voir, qu’elle occupe l’emplacement même où s’élevait, voilà quarante ans encore, la grande tour ronde flanquée de ses quatre tourelles — celle que l’empereur, en 1808, fit abattre pierre à pierre, craignant qu’on n’en fît un lieu de pèlerinage pour les fidèles d’un roi mort. Trois années durent les démolisseurs pour venir à bout de ces murs de neuf pieds d’épaisseur ; on dit qu’ils y usèrent plus de poudre qu’il n’en fallut, cette même année-là, pour prendre une place forte espagnole. Je marche, moi, sur ce qui fut le sol de la grande salle carrée, et mes tiroirs de bois de chêne reposent, à leur insu, à l’aplomb de l’escalier où montèrent tant d’hôtes de qualité — un roi de France y coucha prisonnier avant même qu’on y enfermât l’autre, celui que vous savez, et que je vous conterai peut-être un autre soir, si vous revenez.

Mais ce n’est pas de celui-là que je veux vous parler ce soir, monsieur, quoique ce soit de lui, à proprement parler, que tout est venu. Car avant qu’on y gardât des rois captifs, la tour du Temple avait été bâtie pour en recevoir, et pour les recevoir en hôtes, non en prisonniers ; et c’est de cette première hospitalité, et de la manière dont elle finit, que je tiens l’estampe la plus ancienne de mes cartons — la plus jaunie, la plus tachée de rousseurs, celle dont le papier

même semble avoir gardé quelque chose de la fumée qu'elle représente.

La voici. Elle a beaucoup voyagé avant d'échouer dans mes cartons, celle-là ; je l'ai eue d'un confrère de la rue Saint-Jacques qui la tenait lui-même, disait-il, d'une succession de chanoine, et qui n'en voulait plus, faute d'amateur — les scènes de dévotion se vendent mal depuis la Révolution, monsieur, quoi qu'on en pense. Le papier en est vergé, cassant sur les bords, taché de cette rousseur brune que le temps dépose sur toutes choses comme une signature qu'il appose à son passage ; on y sent, au toucher, quelque chose de plus vieux que le siècle où elle fut tirée.

Vous voyez cette île étroite, en aval de la Cité, que le burin a rendue avec un soin presque naïf — les saules courbés sur l'eau, le profil des tours du Palais dans le lointain, et, au premier plan, ce bûcher dressé où deux hommes en robe blanche, la croix rouge encore visible sur l'épaule de l'un, se tiennent debout au milieu des fagots, les bras liés, le visage tourné vers le ciel plutôt que vers la foule. On a gravé, au bas, en lettres capitales déjà à demi effacées par les doigts de trois générations de curieux : Supplice de Jacques de Molay . L'artisan qui fit cette planche — un obscur, dont le nom même s'est perdu — n'avait sans doute jamais vu de bûcher de sa vie ; il a mis dans ses flammes quelque chose de trop sage, de trop rangé, comme des flammes de missel. Mais le geste du vieillard, au centre, ce bras qu'il lève vers le ciel comme pour y désigner un accusé invisible — celui-là, monsieur, l'artisan l'a bien senti, sans savoir peut-être ce qu'il représentait au juste. Il représentait une citation. Asseyez-vous, si vous avez un moment ; je vais vous dire de quel procès.

Il faut remonter loin, monsieur — deux siècles et demi avant que ce papier fût gravé —, pour comprendre comment un ordre de moines-soldats, fondé pour garder le tombeau du Christ, en vint à mourir sur une île de la Seine, à deux pas de l'endroit où l'on pêche aujourd'hui le goujon. En l'an 1306, les Templiers étaient les banquiers de la chrétienté tout autant que ses champions ; ils prêtaient aux rois comme d'autres prêtent aux bourgeois, tenaient registre de leurs dettes, gardaient leur or dans des tours que nulle armée n'eût pu forcer ; et le roi de France lui-même, Philippe le Bel, leur devait déjà, cette année-là, plus qu'il n'aurait osé l'avouer à son confesseur.

Une nuit de cet an-là, donc, Jacques de Molay, grand maître de l'ordre, fut tiré de son sommeil par des serviteurs effarés : trois cavaliers, disaient-ils, s'étaient présentés aux portes de la Couture du Temple, refusant de donner leur nom, mais porteurs d'un anneau que le grand maître, à peine l'eut-il vu, reconnut entre mille. C'était l'anneau du roi de France. Molay se leva, jeta sur ses épaules le grand manteau blanc à la croix rouge qui faisait de lui, où qu'il se trouvât, le premier personnage du lieu — car un grand maître du Temple ne cédait le pas qu'au pape, et parfois y regardait à deux fois même pour cela — et se porta au-devant de son hôte.

Philippe le Bel n'était pas seul. Il avait à ses côtés Enguerrand de Marigny, son intendant des finances, homme de chiffres et de dévouement, et Guillaume de Plasian, conseiller dont l'âme, si l'on peut dire qu'un tel homme en eût une, se nourrissait de patience et de rancune froide. Paris, cette nuit-là, brûlait de colère : le roi venait de faire altérer sa monnaie pour combler un trésor vidé par les guerres de Flandre, et le peuple, qui sentait sur ses doigts que ses écus valaient moins que la veille, s'était armé de pierres et de torches.

Philippe, chassé de son propre palais par ses propres sujets, venait chercher asile où nul n'oserait le poursuivre : dans l'enceinte du Temple, derrière ces murs de neuf pieds que ni les Parisiens ni personne au monde n'avaient jamais forcés.

— Grand maître, dit le roi en s'avançant, voici votre souverain qui vous demande asile pour quelques jours.

— Ce n'est pas la première fois, répondit Molay avec cette fierté tranquille qui était, chez lui, moins de l'orgueil que de l'habitude, que l'ordre reçoit un roi sous ce toit. Nous vous y traiterons comme y fut traité votre aïeul saint Louis.

La réponse, monsieur, était juste ; elle n'en piqua pas moins le roi, qui entendit surtout, dans ces mots polis, qu'un sujet — car un chevalier du Temple restait, en théorie, sujet du royaume où il vivait — se permît de le recevoir plutôt que de le servir. Mais Philippe savait dissimuler ce qu'il ne pouvait encore punir ; il suivit son hôte.

On le logea au premier étage des tours, dans un appartement que les chevaliers, par un faste dont ils n'imaginaient pas le prix qu'il leur coûterait, avaient couvert d'or et de pourpre : table chargée de vaisselle ciselée, tapis d'Orient rapportés des croisades, trophées d'armes prises sur les Sarrasins accrochés aux murs comme autant de témoignages d'une gloire que la France entière, à cette date, ne pouvait plus se payer. Le roi s'assit devant ce festin, y toucha à peine, et se prit à dire, d'une voix où perçait moins la faim que la jalousie :

— Il paraît, grand maître, que mes ordonnances sur le luxe n'ont pas cours dans l'enclos du Temple.

— Ce lieu est fait pour recevoir les rois, répondit Molay sans se départir de son calme ; nous cherchons moins à briller qu'à honorer ceux qui nous visitent. Et ce que vous voyez ici n'est pas luxe, mais trophées de la vaillance de l'ordre — rien qui n'ait été gagné par le fer sur l'infidèle, ou donné en reconnaissance de notre courage.

Il y avait, dans cette phrase, de quoi humilier deux fois un roi qui n'avait jamais porté la croix en Terre sainte, et dont l'or, cette année-là, ne valait plus tout à fait son poids. Philippe le Bel ne répondit rien sur l'heure ; mais quand la nuit fut venue, et qu'il se trouva seul avec Plasian, il laissa enfin percer ce qu'il avait tu devant les chevaliers.

— Richard Cœur de Lion disait, en mourant, qu'il léguait son orgueil aux Templiers, dit-il. Ils ont scrupuleusement recueilli l'héritage.

— Sire, répondit Plasian de cette voix égale qu'il gardait pour les conseils les plus dangereux, il faut savoir souffrir en silence, et préparer à loisir une vengeance qui n'a pas besoin de se hâter.

Le lendemain, Paris se déchaîna plus fort encore ; le peuple, ne trouvant plus le roi à son palais, tourna sa fureur contre Marigny, dont on pilla l'hôtel pendant trois jours durant, sans que Philippe, retranché derrière les tours, bougeât un doigt pour l'en empêcher — car un ministre pillé apaise une émeute à moins de frais qu'une garde armée. On alla jusqu'à railler le roi dans les rues : n'est-il pas, lui aussi, un faux monnayeur ? Le mot fit fortune ; il colle encore, monsieur, à sa mémoire, huit siècles après.

Or il advint, pendant ces jours de captivité dorée, que le grand trésorier de l'ordre, Hugues de Peralde, fit à Philippe le Bel un honneur qu'aucun souverain d'Europe n'avait encore reçu : il lui

montra le trésor. Trois étages de tours pleines d'or et d'argent, cent cinquante mille florins rapportés de la croisade, dix charges de mulets en monnaie sonnante, des vases ciselés par toutes les mains de la chrétienté et de l'Orient, une coupe d'ébène où trois deniers d'argent, disait-on, avaient payé jadis la trahison de Judas — et, dans les tourelles du dernier étage, entre des armures de bataille et des reliques que je n'ose détailler tant leur seule énumération tiendrait un chapitre, la tête de saint Jean-Baptiste enchâssée dans une double gaine d'or.

Philippe le Bel visita ce trésor en silence, l'œil rêveur, comme un homme qui compte sans remuer les lèvres. Il redescendit changé.

— Plasian, dit-il ce soir-là, connais-tu ce proverbe : quand un mari craint pour sa femme, il se garde de la montrer à son hôte ?

— Je le connais, sire.

— Eh bien, les Templiers l'ont oublié. Ils m'ont montré leur trésor.

Il n'ajouta rien sur l'heure ; mais un homme qui a vu, une fois dans sa vie, plus de richesse que n'en possédera jamais tout son royaume, ne l'oublie pas aisément — surtout lorsque cet homme est roi, et que la richesse appartient, en droit, à des moines qu'il tient pour ses obligés.

Le lendemain de cette visite, comme s'il n'avait rien perdu de sa jalousie de la veille, le roi voulut encore une fois éprouver le grand maître ; il le fit mander, et lui demanda, une troisième fois depuis le début de son règne, d'ouvrir le trésor pour subvenir aux embarras de sa couronne. Molay ne refusa pas d'emblée — il n'était pas homme à opposer un non sec à un roi qui logeait sous son toit — mais il envoya chercher le grand trésorier et ses registres, et l'on vit, à la lecture de

ces comptes tenus avec une exactitude toute monacale, que chaque souverain d'Europe se trouvait tarifé, sur les livres de l'ordre, selon les ressources et la solvabilité de son royaume, et que nulle volonté, fût-ce celle d'un roi de France, ne pouvait faire franchir à un prêt la limite fixée d'avance par ces statuts. Il ne restait, dans les comptes du Temple, qu'une somme trop mince pour combler ce que Philippe attendait ; Molay en exprima des regrets qui parurent sincères, et offrit, à défaut d'argent, ce qu'il pouvait encore offrir sans forfaire à sa règle : le vivre et le couvert, pour lui et pour ses gens, aussi longtemps qu'il lui plairait de rester. Le roi accepta ce qu'on lui donnait, selon ce principe que Plasian lui avait soufflé — qu'il fallait toujours prendre, fût-ce l'aile plutôt que le corps entier de la bête — et il appliqua sans vergogne, à ses dépenses les plus privées, les sommes que les Templiers consentaient encore à lui avancer.

Quand la sédition s'apaisa enfin, quelques jours plus tard, Philippe quitta le Temple en embrassant le grand maître, en le comblant de protestations d'amitié, en jurant, la main sur le cœur, qu'il saurait reconnaître une hospitalité si généreuse.

Il devait la reconnaître, en effet. Mais pas de la manière que Jacques de Molay eût pu imaginer.

Les moines qui prêchent ont ceci de particulier, monsieur, qu'ils peuvent semer une rumeur sans qu'on sache jamais très bien de quel jardin est venue la graine. Dans les mois qui suivirent cette nuit d'hospitalité, de sourds murmures commencèrent à courir contre l'ordre du Temple : on chuchotait des rites étranges célébrés à huis clos, des reniements, des sacrilèges qu'on n'osait nommer tout haut. Le roi avait pour confesseur un dominicain ; les dominicains, cette

année-là, trouvèrent beaucoup à prêcher contre les chevaliers à la croix rouge.

Molay, qui n'était pas homme à laisser accuser son ordre sans réplique, vint lui-même trouver le roi pour lui proposer une justification publique. Philippe l'accueillit avec une chaleur qui eût dû l'alarmer.

— Quoi ! le saint ordre du Temple s'abaisserait à répondre aux criailleries de quelques moines ? dit-il. Il est de votre dignité de vous taire, grand maître ; laissez-moi parler pour vous, moi qui vous connais, qui ai vécu sous votre toit. Je ne descendrai pas jusqu'à réfuter ces bruits infâmes — j'augmenterai plutôt vos privilèges, en gage de mon estime.

Il tint parole, du reste, et sur ce point précis : de nouveaux privilèges furent accordés à l'ordre cet automne-là, que le roi eut soin de faire passer, dans les couloirs de son conseil, pour la suite naturelle de l'hospitalité qu'on lui avait donnée. Ainsi les Templiers, rassurés par ces faveurs, s'endormirent dans une confiance que rien ne semblait devoir troubler ; ainsi le venin, faute qu'on songeât seulement à en chercher l'antidote, continua de courir sous la peau du corps qu'il rongeait.

Cependant le grand maître, lassé peut-être de ces bruits qu'il ne pouvait ni faire taire ni combattre, avait quitté Paris ; on parlait même de transporter son siège en Angleterre, où le trésor devait le suivre. C'eût été, pour Philippe le Bel, laisser échapper la proie au moment où la nasse allait se fermer. Il dépêcha donc Plasian auprès de Molay, avec une prière qui ne pouvait se refuser sans offense : le roi le priait

solennellement d'être le parrain d'un de ses enfants, et le conviait à revenir à Paris pour la cérémonie.

Un homme fier se laisse rarement flatter deux fois de la même manière ; mais celui-là, qui avait tenu tête au roi de France dans sa propre salle, qui l'avait vu prisonnier de son propre peuple sous ses fenêtres, ne se méfia pas d'une demande de parrainage. Il revint donc à Paris, escorté de cent quarante chevaliers, l'âme légère et le cœur, pour une fois depuis des mois, sans inquiétude.

Le douze octobre de l'an 1307, Jacques de Molay tint le poêle funèbre à l'enterrement d'une princesse de la famille royale, place d'honneur qu'on lui avait réservée entre trois autres grands personnages du royaume — marque insigne de considération, dont il se sentit, ce jour-là, sincèrement touché. Il ne pouvait deviner qu'il assistait, sans le comprendre encore, aux funérailles de son propre ordre.

Le treize, à l'aube, les portes du palais du grand maître, dans l'enclos même du Temple, s'ouvrirent sous la poussée des sergents du roi. Il faisait encore nuit noire sur la Couture du Temple, ce vendredi-là ; le givre d'octobre couvrait les jardins et les vignes de l'enclos, et les moines-soldats qui montaient la garde de nuit, engourdis par le froid, virent surgir, au sortir des ruelles voisines, des files d'hommes en armes qu'ils prirent d'abord, dit-on, pour une escorte de plus, tant on s'était habitué, depuis un an, à voir le roi et ses gens circuler librement dans l'enceinte. On ne prit pas le soin des égards ordinaires ; on ne laissa pas même à Molay le temps de revêtir son manteau blanc, celui-là même sous lequel il avait accueilli Philippe le Bel en hôte, une nuit d'automne semblable à celle-ci, un an plus tôt jour pour jour ou presque. Cent quarante chevaliers furent saisis avec lui, dans leur

propre demeure, derrière ces mêmes murs de neuf pieds qui n'avaient jamais failli à protéger personne — sinon, ce matin-là, ceux qui les avaient bâtis. Il y eut, dit-on, peu de résistance ; que pouvaient des hommes tirés du sommeil, désarmés par surprise dans l'enceinte même où ils se croyaient inviolables, contre des sergents nombreux et préparés de longue main ? Le grand maître lui-même, qu'on avait vu, un an plus tôt, tenir tête à un roi de France dans sa propre salle, ne trouva, ce matin-là, ni le geste ni le mot qui eussent pu changer quoi que ce fût à son sort ; il se laissa lier les mains sans un cri, avec cette même fierté silencieuse qui avait fait, toute sa vie, sa force et qui devait, désormais, faire son tourment.

Et ce qui rend la chose plus terrible encore à considérer, monsieur, c'est que cette arrestation ne fut pas un coup isolé, un accès de colère royale mal contenue : elle avait été préparée avec un soin qui tient de l'horlogerie. C'est à Plasian, cet homme de patience froide dont je vous ai déjà cité les conseils, qu'on doit d'avoir su mener l'intrigue sans que rien n'en transpirât avant l'heure choisie — lui qui avait su, dans les semaines précédentes, endormir les derniers soupçons du grand maître, préparer en secret les commissaires qui devaient instruire l'affaire, et jusqu'aux moines qui devaient, le jour même, prêcher au peuple les raisons de ce coup. Ce même jour, dans tout le royaume, on saisit, à la même heure, tout ce qui portait la croix rouge — soixante chevaliers rien qu'à Beaucaire — comme si un même signal, parti d'une main invisible, avait fait tomber d'un coup, sur tout le territoire de France, les mailles d'un seul et même filet. On avait, par avance, obtenu le silence de l'université ; on avait préparé, par avance, les lettres qui devaient justifier ce coup aux yeux du peuple ; on avait convoqué, par avance, les bourgeois de Paris dans le jardin du roi, où des moines leur lurent, à haute voix, des révélations arrachées à deux

chevaliers déjà gagnés, révélations si chargées d'horreurs qu'elles glacèrent d'un coup toute pitié qui eût pu naître pour les prisonniers.

On enferma Molay et le grand trésorier Hugues de Peralde ensemble, dans un cachot situé sous la tour carrée elle-même — sous ce trésor, monsieur, qu'ils avaient montré avec tant d'orgueil quelques mois plus tôt, et qui, désormais, pesait sur leurs têtes au sens le plus exact du mot. Philippe le Bel, escorté de Marigny, de Plasian, du prévôt de Paris et d'une nuée de clercs affairés, vint s'installer dans les mêmes appartements royaux où il avait dormi en hôte l'année d'avant.

— Dans un an, dit-il à ses trois conseillers en gravissant l'escalier des tours, je vous avais promis le trésor des Templiers. L'année est écoulée. Nous sommes maîtres du Temple ; voici les clefs.

Il monta lui-même au troisième étage, montra du doigt la manière d'ouvrir les triples serrures — celle qu'il avait apprise, sans en rien laisser paraître, le jour où le grand trésorier, fier de son hospitalité, la lui avait révélée par courtoisie — et fit inventorier, sous ses propres yeux, des richesses dont il n'avait, la veille encore, aucun droit.

Ainsi finit, monsieur, l'hospitalité des Templiers ; ainsi commença, pour eux, l'autre saison de leur histoire, celle qui devait durer sept ans, et dont l'issue était déjà, ce matin d'octobre, écrite tout entière dans le cœur d'un seul homme.

— Fin des premières pages offertes (Chapitre I complet à retrouver dans l'édition intégrale) —

ÉDITION COMPLÈTE DISPONIBLE IMMÉDIATEMENT

La suite de « Les Pierres de la Force » vous attend

Recevez l'ouvrage intégral (EPUB avec ex-libris à votre nom, compatible Kindle, Kobo, Apple Books, smartphone et ordinateur) dans les minutes qui suivent.

Débloquer et lire le livre complet (EPUB — 12,90 €) →

Offre Trilogie : les 3 premiers tomes réunis (24,90 € au lieu de 38,70 €) →

https://adrienbeaulieu.com/books/prisons-europe-tome4